

Pourquoi ce n'est pas la dernière guerre

Koert Debeuf

**POURQUOI
CE N'EST PAS
LA DERNIÈRE
GUERRE**

Sur les raisons
psychologiques
des conflits
internationaux

Racine

Introduction	7
1 Pourquoi la Russie a envahi l'Ukraine	17
2 La psychologie de la géopolitique	29
3 Pourquoi devient-on un combattant étranger	44
4 Pourquoi les drapeaux réapparaissent	57
5 La fin de la mondialisation	70
6 La fin de l'optimisme	91
7 La fin de la fin de l'histoire	109
8 Ce n'est pas l'économie, idiot	122
9 Comment le traumatisme gouverne le monde	134
10 Pourquoi mon arrière-grand-père est devenu un nazi	149
11 Pourquoi la comparaison avec les années 1930 est valable	163
12 Pourquoi le 11 septembre a annoncé la renaissance de la tribalisation	182
13 La renaissance du ressentiment	198
14 Où s'attendre à la prochaine guerre ?	216
Conclusion : peut-on éviter la guerre ?	226

*Things fall apart; the centre cannot hold;
Mere anarchy is loosed upon the world,
The blood-dimmed tide is loosed, and everywhere
The ceremony of innocence is drowned;
The best lack all conviction, while the worst
Are full of passionate intensity.*

Les choses s'écroulent, le centre ne tient pas ;
L'anarchie pure et simple se déchaîne sur le monde,
La marée sanglante est libérée et, partout,
La cérémonie de l'innocence est noyée ;
Les meilleurs manquent de conviction, tandis que les pires
sont pleins d'intensité passionnée.

William Butler Yeats
« The Second Coming »
novembre 1920

INTRODUCTION

Dzvinka ne répond plus. Étrange. Après tout, nous avons une conversation animée sur Messenger. Soudain, elle répond à nouveau. Elle s'excuse et dit qu'elle a dû aller à l'abri pendant un moment parce que les sirènes d'alerte à la bombe se sont déclenchées. Il y a quelques jours, elle a quitté Kiev pour retourner à Lviv afin d'échapper à la violence de la guerre russe. Dans tous ses messages, j'ai lu de la colère, de la peur et du désespoir. D'où la Russie tient-elle le droit d'envahir son pays, l'Ukraine? Pourquoi l'Europe n'est-elle pas plus indignée par les bombes à fragmentation interdites au niveau international et utilisées par les Russes? Qui peut aider à prendre en charge des milliers d'orphelins handicapés? Pourquoi la Croix-Rouge ne fait-elle pas plus?

Dzvinka était la petite amie d'un de mes camarades au milieu des années 1990. Elle a également étudié à Louvain pendant un an, où nous allions régulièrement prendre un verre ensemble. Avec mon ami, j'ai fait un voyage en Crimée avec Dzvinka et ses frères, après une escale à Kiev. Nous sommes restés à Yalta, chez des gens. Nous n'avions pas de visa pour la ville, car ceux qui en demandaient un devaient dormir dans l'un des deux hôtels Intourist de la ville, un vestige politique de l'époque de l'Union soviétique. C'était au-delà de notre budget d'étudiant. Les gens avec qui nous avons dormi parlaient russe. Leur salon était un sanctuaire en l'honneur de leur fils unique, mort en tant que soldat dans la guerre russe en Afghanistan. C'était une expérience aliénante pour nous, jeunes gens nés en Europe, quelque trente ans après la fin de la dernière guerre mondiale. Pour nous, la guerre concernait nos grands-parents. De plus, après la chute du

mur de Berlin, elle nous semblait une chose qui appartenait définitivement au passé.

Ce n'était pas le cas pour les Ukrainiens. Lors d'une de nos excursions dans la ville portuaire de Sébastopol, le guide (obligatoire) dans le bus parlait presque à perdre haleine. L'un des seuls mots que nous comprenions était « partisans » – les combattants de la résistance contre les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale – et il apparaissait dans chaque phrase. Notre surprise a été encore plus grande lorsque nous sommes arrivés à Sébastopol. Sous nos yeux s'étendait la flotte militaire russe : des dizaines de frégates, de sous-marins et d'autres navires de guerre. Alors que je commençais à prendre des photos de cette flotte impressionnante, un soldat russe de l'autre côté des barbelés s'est approché brusquement de nous. « Pas de photos », tel était son message bref, mais clair. Nous avons haussé les épaules. Que pouvait-il faire ? Le soldat est resté là, dans la confusion la plus totale. Il y a quelques années, à l'époque soviétique, ce soldat devait inspirer une peur profonde mais, aujourd'hui, il ne fait aucune impression, en particulier sur des jeunes de 20 ans relativement naïfs venant du confortable Occident.

Nous avons laissé l'homme frustré et pris le bus pour retourner à Yalta, l'endroit où le dernier tsar russe, Nicolas II, et sa famille avaient leur palais d'hiver. Le palais était toujours plus ou moins tel que la famille Romanov l'avait laissé en 1917, y compris une bibliothèque remplie de livres français. C'est dans ce palais que s'est tenue la conférence de Yalta en février 1945. Le président américain Franklin D. Roosevelt, le Premier ministre britannique Winston Churchill et Joseph Staline, le secrétaire général de l'Union soviétique, s'y sont mis d'accord sur ce à quoi le monde devait ressembler après la Seconde Guerre mondiale. Ils ont convenu que le monde serait divisé en deux zones d'influence : une zone d'influence

européenne-occidentale et une soviétique. L'Allemagne serait démilitarisée et dénazifiée. Le pays serait également divisé entre quatre puissances occupantes, tout comme la capitale, Berlin. C'est cette conférence qui a finalement conduit au rideau de fer entre l'Est et l'Ouest, à la guerre froide et à la position la plus puissante que la Russie et les États-Unis aient jamais occupée dans la politique mondiale.

Quelque soixante-dix ans après la conférence de Yalta, chacune des grandes puissances qui avaient participé aux négociations de l'époque a pris une décision bouleversante. En 2014, la Russie a envahi l'Ukraine et occupé les provinces orientales du Donbass et de Louhansk, ainsi que la Crimée. En 2016, le Royaume-Uni a décidé de quitter l'Union européenne (UE) lors du référendum sur le Brexit. La même année, Donald Trump a été élu président. Chacun, à sa manière, a suivi le slogan de Trump : « *Make (America) our country great again* ». Ce n'est pas un hasard si ce sont précisément ces trois pays qui ont dominé le xx^e siècle : l'Empire britannique, l'Union soviétique et les États-Unis. Une époque incarnée par le puissant trio de Yalta : Roosevelt, Churchill et Staline.

En outre, dans chacun de ces trois pays, il existe un groupe important de personnes qui s'échauffent à l'idée que le passé glorieux puisse d'une manière ou d'une autre être ravivé. Au Royaume-Uni, par exemple, on a la nostalgie de l'époque où « Britannia régnait sur les vagues », où Londres était la capitale du monde et où des villes comme Birmingham, Liverpool et Manchester menaient la révolution industrielle. En se promenant dans Londres aujourd'hui, on peut sentir presque à chaque coin de rue la nostalgie de son grand passé militaire et colonial. Aucune autre ville ne possède autant de statues de généraux et de maréchaux. La plus frappante se trouve sur Parliament Square : Sir Winston Churchill, âgé, se tient là, le dos légèrement

courbé, appuyé sur sa canne, comme s'il veillait et regardait si les troupes hostiles ne tentaient pas finalement d'atteindre la capitale britannique.

Certes, Churchill a toujours frappé l'imagination, mais on assiste depuis une bonne décennie à un regain de nostalgie pour lui et son époque. Churchill, né en 1874 dans le château de sa famille, Blenheim Palace (à Woodstock), et mort en 1965, est presque la personnification des jours de gloire ainsi que de la chute de l'Empire britannique. Ce n'est pas un hasard si l'industrie cinématographique a bien senti cette nostalgie et si des séries telles que *Downton Abbey* et *The Crown* sont devenues extrêmement populaires. Des films sur Churchill et son époque, tels que *Les Heures sombres*, *Le Discours d'un roi* ou *Dunkerque*, ont également connu le succès. L'image qui domine chacun de ces films est celle d'une indépendance inflexible, de la lutte contre le mal – même si cela exige des sacrifices – et, bien sûr, de la Grande-Bretagne comme phare de la liberté et de la démocratie. C'est la renaissance de ces images et de ces sentiments qui a rendu le Brexit possible, comme un moyen de retrouver la liberté et l'indépendance que la bureaucratie européenne avait confisquées, même si une certaine prospérité doit être sacrifiée pour y parvenir.

Quiconque lit les mémoires de Churchill sait que, en tant que Premier ministre britannique, il était parfaitement conscient que choisir de ne pas conclure un accord avec Hitler, mais de continuer à se battre signifierait la fin de l'empire colonial britannique. Après tout, il a fallu tellement d'argent, d'énergie et d'efforts pour résister à l'Allemagne nazie qu'il serait impossible de maintenir le contrôle sur des pays qui demandent de plus en plus d'indépendance. La Grande-Bretagne de Churchill est tellement affaiblie à la fin de la guerre qu'il est impossible de rejeter les demandes de Staline à Yalta. L'occupation d'une partie

de l'Europe par Berlin serait remplacée par celle de Moscou. Churchill a très bien compris que la coopération serait la seule voie possible pour la Grande-Bretagne postcoloniale et pour le reste de l'Europe non occupée ou, comme il l'a dit en 1946, « une sorte d'États-Unis d'Europe ».

Ce genre d'arguments rationnels et stratégiques n'était pas du bacon pour la bouche des Brexiteers. Outre les mensonges qui ont été proférés, par exemple que le Royaume-Uni serait plus riche s'il quittait l'UE, ce sont surtout les émotions qui ont poussé le référendum vers le « oui ». Les gens espéraient le retour d'un grand passé. On avait l'impression que c'était uniquement l'UE qui avait anéanti le rêve britannique et barré la route de l'héroïsme aux Britanniques. Le Brexit aurait été un chapitre parfait dans le livre *The March of Folly* écrit par l'historienne américaine Barbara Tuchman en 1984. Dans chaque chapitre, Tuchman raconte comment des pays prennent, bon gré mal gré, des décisions insensées qui entraînent des conséquences dramatiques. L'un des chapitres traite de l'entêtement des politiciens britanniques à vouloir punir les colonies américaines en révolte en 1773 en imposant par la force des taxes supplémentaires sur le thé, déclenchant ainsi la guerre d'indépendance américaine. C'est un exemple typique de la façon dont un manque d'empathie, de volonté de comprendre l'autre partie, peut conduire à la guerre.

TRIBALISATION DUE À DES TRAUMATISMES ACCUMULÉS

Aujourd'hui, le monde exécute une autre *marche de la folie*. Comme dans les années 1920 et 1930, le monde se polarise et les pôles se radicalisent. En 2015, j'ai eu le même sentiment que Yeats en 1920 : « Les choses s'effondrent ; le centre ne peut pas tenir. » Comme si une force centrifuge s'installait dans le

tourbillon de l'histoire du monde et commençait à éloigner les régions, les pays et les peuples. Le 11 septembre 2015, j'ai publié un essai intitulé *Tribalisation. Ou la fin de la mondialisation*. C'était avant le Brexit et l'élection de Trump. Quatre ans plus tôt, j'avais déménagé avec ma famille au Caire, où je suivais la révolution arabe, plus connue sous le nom de « printemps arabe », au nom du groupe libéral du Parlement européen. J'étais très heureux de cette mission, car elle me plaçait au milieu d'un bouillonnement d'histoire. L'intensité de ces articulations historiques vous pousse à regarder de plus près ce qui se passe dans le monde. L'orientation de la politique mondiale, qui est aussi le sujet des conversations au Caire dans les cafés, à la télévision et sur les médias sociaux.

Quelques années auparavant, j'ai eu la chance d'être conseiller du Premier ministre, Guy Verhofstadt. Il y a peu d'endroits où l'on apprend autant sur les rouages de la politique nationale et internationale que dans le bureau du Premier ministre. C'était l'époque de la Constitution européenne, devenue le traité de Lisbonne après que la France et les Pays-Bas ont rejeté le projet de constitution par référendum. Ces expériences pratiques ont pris un tour théorique quand, en 2014, John Lord Alderdice m'a demandé de rejoindre le Centre pour la résolution des conflits inextricables au Harris Manchester College de l'Université d'Oxford. Il s'agit d'un centre multidisciplinaire où des psychiatres, des psychologues, des anthropologues, des politologues, des philosophes et des historiens partagent les dernières avancées de leurs recherches, chaque année en septembre à Oxford. C'est là que j'ai entendu parler pour la première fois du traumatisme collectif et de son impact sur la société.

Tout le monde peut constater que le nationalisme et le fondamentalisme ont fait un retour mondial au cours des vingt dernières années. De nombreux ouvrages ont été récemment écrits

sur ce phénomène. Cependant, je suis souvent resté perplexe quant aux *causes* de ce retour. Dans l'idée de traumatisme collectif, je pense avoir trouvé une réponse. Ainsi, la thèse de ce livre est que les attentats du 11 septembre 2001 (9/11) contre les tours jumelles de New York et le Pentagone près de Washington, et les attaques menées par Al-Qaïda dans le monde entier au cours des années suivantes, ont été des expériences globales, collectives et profondément traumatisantes. Dans une première réaction au 11 septembre, les gens se sont montrés solidaires et un sentiment de plus grande unité a suivi. Puis le monde a sombré dans une sorte de crise d'identité collective, et les gens et les sociétés se sont repliés sur eux-mêmes. Dans ce livre, je le compare à un enterrement où les gens se réconfortent mutuellement pendant plusieurs semaines. Ce n'est qu'à ce moment-là que le conflit sur l'héritage s'enflamme, et que de nombreuses années d'émotions refoulées font soudainement surface. C'est exactement ce qui est arrivé au monde à partir de 2004–2005. Dès lors, la mondialisation a commencé à s'essouffler et la tribalisation a frappé.

Comme beaucoup, je ne considère pas la mondialisation comme un phénomène qui a commencé après la Seconde Guerre mondiale. À mon avis, il s'agit d'une tendance qui a commencé avec le rapprochement des villes de l'empire sumérien, il y a environ 6 500 ans. La mondialisation est un réseau en constante expansion entre les personnes, les villes, les empires et les civilisations, qui échangent des biens, des inventions, des idées et des religions. La Route de la soie entre la Méditerranée et la Chine est peut-être le symbole le plus connu de cette mondialisation séculaire. Parfois, cependant, cette tendance s'arrête et les contacts sont rompus. Les routes commerciales sont bloquées et des murs sont érigés. Ce sont des moments de tribalisation. Ces périodes sont marquées par une montée en puissance de la pensée du « nous », de la militarisation et des appels à un leadership

fort. Ce sont des périodes qui mènent généralement à la guerre. Si nous étudions les années 1920 et 1930, nous constatons que c'est exactement le processus qui s'est déroulé. La Première Guerre mondiale a été un traumatisme collectif qui a déclenché un processus de tribalisation. Nous avons assisté à la naissance du fascisme, du nazisme et du communisme dans de grandes parties du monde. Nous avons assisté à une polarisation et à une radicalisation mondiales, ainsi qu'à un déclin de la démocratie et des libertés. Le processus de tribalisation a ensuite conduit à la guerre la plus dévastatrice de l'histoire de l'humanité.

RESSENTIMENT DORMANT

Lorsque j'ai consigné ces idées pour la première fois dans un livre publié par l'ASP en 2018 sous le titre *Tribalisation*, j'ai utilisé le sous-titre *Pourquoi la guerre arrive*. Cela semblait un résultat logique de la théorie de la tribalisation. Pourtant, beaucoup ont estimé qu'il s'agissait d'une prédiction excessive. Quatre ans plus tard, à l'incrédulité générale, la Russie a envahi l'Ukraine. La perplexité était d'autant plus grande que l'invasion ne pouvait guère être expliquée rationnellement, voire pas du tout. J'y vois plutôt un exemple de ma thèse selon laquelle nous devrions chercher les motivations des révolutions et des guerres non pas dans l'économie, mais dans la psychologie. Et tant que nous ne comprendrons pas la psychologie des personnes, des pays et même des continents entiers, nous serons surpris chaque fois qu'un conflit éclatera. C'est pourquoi l'un des mots-clés de ce livre est le ressentiment. Je pense que le ressentiment, ou une sorte de rancœur profonde, est à l'origine des mouvements nationalistes et fondamentalistes. Ce ressentiment est latent chez de nombreuses personnes et groupes, mais il est réveillé, pour ainsi dire, par des expériences traumatisantes. De plus, il est très répandu dans le monde.

Je suis donc convaincu que nous vivons à une époque où des guerres éclateront encore, des guerres qui auront toutes un impact majeur sur nos vies. Je fais référence dans ce livre à un éventuel conflit avec la Chine, dans les Balkans et au Sahel. La perspective la plus inquiétante, cependant, est une possible guerre civile aux États-Unis. Les auditions de la Chambre des représentants sur la prise d'assaut du Capitole le 6 janvier 2021 ont révélé qu'il s'agissait bien d'une tentative de coup d'État du président sortant, Donald Trump. Le danger que Trump et ses partisans représentent pour la démocratie américaine n'a pas encore pénétré les États-Unis et au-delà. Le fait que Trump n'accepte toujours pas sa défaite, et qu'il soit soutenu dans celle-ci par une grande partie du parti républicain est le terreau de futures violences. Il est difficile d'estimer dans quelle mesure cette violence sera de faible ou de grande ampleur, mais en tout état de cause, l'armée américaine est très préoccupée par l'avenir proche. L'impact d'un conflit aux États-Unis sur la politique mondiale est presque incalculable. Les États-Unis garantissent la sécurité de l'Europe et de l'ensemble du commerce mondial. Ils sont également l'épine dorsale d'institutions internationales telles que les Nations unies, le Fonds monétaire international et la Banque mondiale. Cela signifierait également la fin du rêve américain et de tout ce qui y est associé. Dans ce cas, comment pouvons-nous encore soutenir que la combinaison de la démocratie, de la liberté et de l'État de droit est le meilleur modèle ?

Nous ne pouvons éviter ces scénarios dramatiques qu'en déradicalisant, dépolarisant et donc détribalisant collectivement. Nous devons reprendre le chemin de la mondialisation avec le monde entier. L'Europe peut jouer un rôle clé à cet égard en renforçant le modèle européen. Mais l'Europe doit se débarrasser de son eurocentrisme arrogant. Il est urgent d'évoluer vers une vision globale, en donnant aux autres cultures et régions la

reconnaissance qu'elles méritent. Plus que jamais, nous devons investir du temps et de l'énergie pour comprendre la psychologie des autres cultures. C'est là que j'espère apporter une petite contribution avec ce livre. La liste des personnes qui m'ont aidé pour cet ouvrage est longue. J'ai beaucoup appris de Guy Verhofstadt, de Caroline Pauwels, de collègues d'Oxford, de John Lord Alderdice, d'Eugen Koch, de Richard Davis, de Scott Atran, de Charles Strozier, de Deniz Ulke Aribogan, de Hasan Davulcu. J'ai testé de nombreuses idées au cours de longues conversations avec Stephan Neetens, Bram Delen et Jorn De Cock. De plus, les équipes des Éditions Lannoo et des Éditions Racine ont accompli un travail important. Un grand merci à tous pour cela. Un ultime mot de remerciement va à ma femme, Renilde Knevels, et à mes filles, Charlotte et Louise.

CHAPITRE 1

POURQUOI LA RUSSIE A ENVAHI L'UKRAINE

Retour à Yalta. La conférence a non seulement symbolisé la mort de l'Empire britannique, mais aussi la naissance de deux nouveaux empires : celui des États-Unis et celui de l'Union soviétique. Naissance qui conduira bientôt à la guerre froide et au rideau de fer (le terme a été inventé par Churchill) qui traversera l'Europe. La guerre froide était avant tout une guerre idéologique entre capitalisme et communisme, entre démocratie et dictature (du peuple). Aux confins des sphères d'influence des deux empires, plusieurs guerres réelles ont été menées, notamment en Corée (1950-1953), au Vietnam (1955-1975) et en Afghanistan (1979-1989). Alors qu'en Corée et au Vietnam, les États-Unis ont fait la guerre à des groupes locaux soutenus par les Soviétiques, en Afghanistan, l'Union soviétique a combattu des groupes locaux soutenus par les États-Unis. La défaite de l'Union soviétique en Afghanistan, et le retrait des troupes le 15 février 1989, a été un fléau pour l'Armée rouge, un élément qui a certainement contribué à la chute du mur de Berlin le 9 novembre de la même année, et finalement à l'implosion de l'Union soviétique, deux ans plus tard.

Si nous voulons comprendre pourquoi la Russie a envahi l'Ukraine le 24 février 2022, il est nécessaire de se plonger dans l'histoire et d'examiner cette histoire d'un point de vue russe. En l'an 2000, Mikhaïl Gorbatchev est venu s'exprimer devant

le Sénat belge. Il y a été reçu comme un héros. J'ai eu la chance d'y être. Gorbatchev a été le premier secrétaire général du parti communiste de l'Union soviétique à faire rayonner l'espoir dans le monde entier. Il introduit la *glasnost* (ouverture) et la *perestroïka* (réformes), met fin à la guerre froide en signant un accord avec les États-Unis pour arrêter la course aux armements nucléaires, et prône une coopération paneuropéenne de l'Atlantique à l'Oural. C'est également Gorbatchev qui a décidé de ne pas intervenir militairement lors de la chute du mur de Berlin. En outre, il a donné son accord à la réunification de l'Allemagne, cinquante ans après la séparation officielle entre l'Allemagne de l'Ouest et l'Allemagne de l'Est. Dans son discours au Sénat, il a déclaré qu'il « aurait peut-être encore été secrétaire général de l'Union soviétique » s'il était intervenu.

Alors que l'Occident parle encore de Gorbatchev avec admiration et sympathie, en Russie, on le vilipende. Les anti-communistes le voient comme le dernier dinosaure de l'Union soviétique, tandis que les communistes le considèrent comme l'homme qui a détruit l'Union soviétique. En outre, il convient de rappeler à quel point la transition du communisme au capitalisme a été douloureuse pour la plupart des Russes. Les années sous le successeur de Gorbatchev et premier président de la Russie, Boris Eltsine, ont été particulièrement chaotiques, notamment sur le plan économique. Avec la privatisation des entreprises publiques, tous les Russes ont reçu des actions pratiquement sans valeur, qu'ils étaient heureux de vendre à quelques individus qui ont ainsi pris le contrôle d'une grande partie de l'économie russe. La *thérapie de choc* proposée par les économistes américains a rapidement transformé la Russie en une sorte d'État mafieux composé d'oligarques riches en pierre.

Sur le plan politique, l'Union soviétique se divise et les républiques proclament leur indépendance les unes après les autres.

Le 11 mars 1990, la Lituanie a été la première à le faire, suivie par l'Estonie et la Lettonie. Viennent ensuite les républiques caucasiennes de Géorgie, d'Azerbaïdjan et d'Arménie, les républiques européennes de Moldavie, d'Ukraine et de Biélorussie, et les républiques d'Asie centrale: Kazakhstan, Ouzbékistan, Turkménistan, Kirghizstan et Tadjikistan. En un an et demi, Moscou, en tant que capitale, a perdu plus d'un quart de « son » territoire. Alors que Moscou avait été la capitale d'une puissance mondiale économique, culturelle et politique pendant plus de cinq décennies, elle est soudainement devenue, après 1991, la capitale d'un pays en développement qui était tombé de son piédestal dans tous les domaines.

Beaucoup ont été choqués lorsque le successeur d'Eltsine, le président Vladimir Poutine, a déclaré en 2005 que la fin de l'Union soviétique avait été « la plus grande catastrophe géopolitique du siècle ». En outre, a-t-il poursuivi, il s'agit d'une « véritable tragédie pour le peuple russe » car, depuis lors, « des dizaines de millions de concitoyens se sont soudainement retrouvés hors des frontières du territoire russe ». De nombreux citoyens de ces nouvelles républiques n'ont pas été choqués par ces déclarations. Ils étaient même d'accord avec elles. Un sondage réalisé en 2013 par le cabinet d'études Gallup a révélé que 51 % des personnes interrogées dans les anciennes républiques soviétiques (les États baltes n'étaient pas inclus dans le sondage) estimaient que la chute de l'Union soviétique avait apporté plus de mal que de bien. Il est intéressant de noter que les chiffres concernant la Russie et l'Ukraine sont très proches: 56 % des Ukrainiens et 55 % des Russes regrettent la fin de l'Union soviétique, tandis que 23 % et 19 % respectivement pensent que c'est une bonne chose. Parmi toutes ces personnes, seule une majorité de Turkmènes pensait être mieux lotie après l'indépendance. Il convient toutefois de noter que l'enquête a été réalisée

avant la première invasion russe de l'Ukraine, et que les pourcentages auraient pu être différents par la suite. Pourtant, il est indéniable que certains des anciens habitants pensent à l'Union soviétique avec nostalgie.

Quelque 25 millions de Russes sont devenus une minorité dans les nouvelles républiques après 1991. Plus de 25 % des résidents en Lettonie et plus de 24 % en Estonie sont des Russes. Au Kazakhstan, on parle de plus de 20 %, tandis qu'en Ukraine, de plus de 17 %, soit pas moins de huit millions de citoyens. Cela ne doit pas être un problème en soi – de nombreux pays ont des minorités, pour des raisons historiques quelconques. La Belgique, par exemple, compte une minorité allemande, héritage de la Première Guerre mondiale. Ces présences ne deviennent problématiques que lorsque les minorités font partie d'une idéologie qui peut se résumer à « un peuple, une nation ». C'est cette idéologie qui a conduit à la Seconde Guerre mondiale. C'est également elle qui a contribué à l'invasion russe de l'Ukraine.

LA RUSSIE TSARISTE POUR SUCCÉDER À CONSTANTINOPE

Le traumatisme de la chute de l'Union soviétique et la perte de statut de la Russie au niveau mondial ont conduit un certain nombre d'intellectuels russes à puiser dans une idéologie plus ancienne, celle de la naissance de la Russie tsariste. L'histoire mythique commence à Kiev, la capitale de l'empire de Kiev, plus connu sous le nom de Kiev Rus. Il s'agissait d'un empire de peuples slaves, finlandais et autres au IX^e siècle. En 987, le quatrième prince de Kiev Rus, Vladimir le Grand, est venu en aide à l'empereur byzantin Basile II dans sa bataille contre les Bulgares. En retour, Basile a donné sa sœur, Anna Porphyrogénète, en mariage à Vladimir, qui s'est converti et a converti la plupart de ses sujets au christianisme. Kiev est devenue la ville du premier